

Courrier de Rome

Informations Religieuses - Documents - Commentaires - Questions et réponses

Année LIII n° 623

MENSUEL

Juillet-Août 2019

Synode sur l'Amazonie, commentaire de l' "Instrumentum laboris" ¹

Professeur Matteo D'Amico
29-31 août 2019

Éditions *San Paolo*, 2019, Cinisello Balsamo (MI)
(édition qui reprend celle de la
Libreria Editrice Vaticana)

PRÉMISSSES

Lors de l'*Angélus* du 15 octobre 2017, le Pape François a annoncé son intention d'organiser un Synode spécial sur l'Amazonie. Le Synode débutera le 6 octobre à Rome et verra la participation des Évêques des sept Conférences Épiscopales sud-américaines.

En premier lieu, le *Document Préparatoire* (DP) a été mis au point pendant une réunion de deux jours, qui s'est tenue à Rome le 12 et le 13 avril 2018. Le Document a été publié le 8 juin et il se terminait par un long questionnaire. Le travail concret de préparation de ce Document a été réalisé par la Rete Ecclesiale Panamazzonica (REPAM), réseau né en 2014 à Brasilia.

Les réponses au questionnaire des différentes réalités ecclésiales de base ont été remises aux présidents des sept Conférences Épiscopales (Antilles, Brésil, Bolivie, Colombie, Équateur, Pérou, Venezuela), qui à leur tour les ont fait parvenir au Secrétariat du Synode.

À ce stade, la REPAM a organisé 2 600 événements,

Le prochain congrès du *Courrier de Rome*
se tiendra à Paris le 18 janvier 2020

Les Actes du congrès du 19 janvier 2019
« *François, le pape pastoral d'un concile non
dogmatique* »
seront disponibles début octobre 2019

auxquels ont participé 87 000 personnes : lors de ces événements, les participants ont discuté des résultats des questionnaires et des synthèses proposées par les Conférences Épiscopales.

Tout ce matériau a ensuite été confié à huit experts, quatre venant de la région amazonienne, et quatre venant de Rome, lesquels ont rédigé le texte final d'*Instrumentum Laboris*. Bien sûr, d'autres réunions et séminaires d'étude d'*Instrumentum Laboris* ont suivi, parmi lesquels celui, particulièrement important, qui s'est tenu à Washington du 19 au 21 mars 2019.

Le texte *Instrumentum Laboris* (que nous désignerons par IL) est partagé en trois sections : la première partie intitulée « La voix de l'Amazonie », la deuxième partie intitulée « Écologie intégrale : le cri de la terre et des pauvres », et la troisième partie : « Église prophé-

1. *Amazzonia. Nuovi cammini per la Chiesa e per una ecologia integrale. Instrumentum laboris.*

Les numéros du *Courrier de Rome*
sont accessibles et consultables en
fichiers pdf sur le site du *Courrier de
Rome*

www.courrierderome.org

COURRIER DE ROME

Responsable, Emmanuel du Chalard de Taveau

Administration, Abonnement, Secrétariat : B.P. 10156 - 78001 Versailles Cedex - N° CPPAP : 0714 G 82978

E mail : courrierderome@wanadoo.fr - Site : www.courrierderome.org

Les numéros du *Courrier de Rome* sont disponibles gratuitement en format pdf sur le site. Pour un numéro du *Courrier de Rome* imprimé en format A4 sur papier, commander sur le site ou écrire au secrétariat, prix 4 euros.

Pour acheter une publication du *Courrier de Rome*, commander par le site, ou par le mail du *Courrier de Rome*. Paiement à réception de la commande.

Pour un abonnement en version papier du *Courrier de Rome* les tarifs sont les suivants :

- France : abonnement 30 € - ecclésiastique, 15 € - Règlement à effectuer : soit par chèque bancaire ou à l'ordre du *Courrier de Rome*, payable en euros, en France ; soit par C.C.P. *Courrier de Rome* 1972-25 F Paris.
- Étranger : abonnement, 40 € - ecclésiastique : 20 € - Règlement : IBAN : FR81 2004 1000 0101 9722 5F02 082 BIC : PSST FR PPPAR

tique en Amazonie : défis et espoirs. »

Avant de commencer une brève analyse du texte, faisons déjà une observation de méthode : on l'aura remarqué, le choix qui a été fait consiste à suivre un schéma partant d'en bas, c'est-à-dire d'arriver au document final en partant de la compilation du questionnaire et d'une série d'innombrables réunions préparatoires. C'est la méthode à laquelle le Pape nous a désormais habitués lors de précédents synodes, comme celui sur la famille et celui sur les jeunes. Nous sommes face à une sorte de démocratie ecclésiastique radicale, avec un appel au peuple continu et sa sollicitation à compiler des « cahiers de doléances » dans lesquels il doit dire ce qu'il attend de l'Église, et quels changements il en attend. Au fond, c'est la méthode de toute révolution, à partir, justement, de la révolution française de 1789. C'est une méthode dangereuse et complètement contre nature pour l'Église, et sans précédent dans toute son histoire. L'Église catholique est essentiellement « *magistra* » : elle possède la vérité dans sa plénitude, elle garde une doctrine immuable et claire qu'elle a le devoir d'enseigner à tous les peuples, elle n'est pas un organisme ni une institution simplement humaine qui doit faire des sondages sur la façon d'adapter un service aux exigences de ses clients. Étant donné le rapport entre Église Enseignante (le Pape et l'épiscopat uni à lui et subordonné à lui) et l'Église enseignée, cela n'a pas de sens d'inverser les termes du rapport et de penser que c'est l'Église enseignée qui devrait apprendre à l'Église enseignante ce qu'il faut faire ou ce qu'il faut enseigner. Nous sommes face à un renversement antéchristique du juste rapport que l'on devrait avoir avec l'Autorité : nous verrons qu'il s'agit là du cœur du document, et en réalité il s'agit du cœur de l'interprétation très personnelle et hétérodoxe que le Pontife donne du rôle et des devoirs de l'Église.

Mais il est utile de se poser une dernière question : 34 millions de personnes vivent en Amazonie, dont plus de 3 millions sont *Indios*, indiens autochtones (sur un territoire de 7,5 millions de kilomètres carrés). Il s'agit d'un nombre dérisoire d'habitants, équivalent à un peu plus de la moitié des habitants de l'Italie, mais répartis sur un territoire presque 22 fois plus grand que le territoire italien. Alors pourquoi un tel accent mis sur le sort du catholicisme dans cette région si particulière, mais quantitativement insignifiante, en ce qui concerne l'appartenance à l'Église catholique ? N'y a-t-il pas des problèmes plus urgents, comme par exemple la très profonde déchristianisation des états européens catholiques depuis des siècles ? N'existe-t-il pas de gigantesques problèmes dans le domaine bioéthique qui nécessiteraient des synodes extraordinaires, comme les problèmes de l'avortement, de l'euthanasie, des unions homosexuelles ? Par conséquent il ne nous semble pas téméraire de supposer que l'inquiétude pour 3 millions d'Amérindiens répartis dans l'immense forêt amazonienne a une autre origine, et vient de stratégies écologistes mises en avant par des pouvoirs forts dans le monde entier, et dont l'Église doit se faire la porte-parole et la caisse de résonance, étant donné son rôle d'autorité morale certes approuvée et contrôlée, mais

encore influente sur beaucoup, utile pour donner un vernis de spiritualité à la dictature globale qui est en train de s'instaurer lentement. En somme, le Pape est utilisé comme une Greta de luxe, à l'usage des peuples hébétés qui sont lentement écrasés.

Analysons à présent les points essentiels du document.

PARTIE I

La voix de l'Amazonie

Après un hymne à l'Amazonie et au fleuve Amazone comme bassin écologique fondamental et réservoir de biodiversité d'importance mondiale, on aborde le sujet de ce que les *Indios* appellent « le bien vivre » : « *Il s'agit de vivre en harmonie avec soi-même, avec la nature, avec les êtres humains et avec l'être suprême, car il existe une interrelation entre tous les éléments du cosmos, où personne n'exclut personne et dans lequel il est possible de forger entre tous un projet de vie en plénitude* » (p. 42).

On remarquera la curieuse référence à l'*Être Suprême*, expression typique du jargon maçonnique et que l'on retrouve dans la Révolution française, au point que Robespierre a fait approuver une loi sur l'Être Suprême, avec liturgie publique, ornements et actes de culte. Il s'agit d'une expression totalement étrangère au catholicisme, et au parfum déiste.

Mais il y a plus grave. Dans le passage cité on commence à voir émerger une étrange vision idyllique des Amérindiens d'Amazonie et de leur mode de vie, comme si nous étions revenus au mythe du « bon sauvage » de Rousseau et surtout, on amorce une étrange vision vaguement panthéiste où tout est en communion avec tout : l'eau, la terre, l'homme, Dieu. Cette idée est renforcée par le passage suivant :

« *Cette compréhension de la vie se caractérise par les liens et l'harmonie des relations entre l'eau, le territoire et la nature, la vie communautaire et la culture, Dieu et les diverses forces spirituelles. Pour eux, "bien vivre" c'est comprendre la centralité du caractère relationnel-transcendant des êtres humains et de la création et suppose un "bien faire". On ne peut pas séparer les dimensions matérielles et spirituelles* » (p. 43).

Des questions s'imposent : que sont les « diverses forces spirituelles » ? Fait-on allusion au culte des esprits pratiqué par les Amérindiens ou à quelque autre croyance païenne résiduelle ? Qu'est-ce que le « caractère relationnel-transcendant des êtres humains et de la création » ? Devons-nous penser qu'il n'y a plus de saut ontologique net entre l'homme comme sujet spirituel et la nature, ou que la nature elle-même est animée spirituellement ? Ce sont des phrases incompréhensibles et qui n'ont aucun sens, ou qui indiquent le début d'un net abandon de la foi chrétienne en faveur d'un autre culte new-âge et néo-païen qui divinise la nature. On remarque, d'ailleurs, l'absence totale de la césure entre plan naturel et plan surnaturel, le second étant absorbé et écrasé sur le premier.

Cette conception et cette pratique idyllique de la vie communautaire des Amérindiens est présentée comme empêchée et gravement menacée par l'exploitation capitaliste des ressources et des personnes, exploitation apportée par les colonisateurs blancs, qui ont causé « *la perte de leur culture d'origine et de leur identité (langue, pratiques spirituelles et coutumes)* » (p. 45).

Sans défendre l'exploitation et les injustices qui ont indubitablement existé et sont inévitables dans tout processus historique, le texte d'*Instrumentum Laboris* semble avoir complètement oublié le dogme du péché originel : comment peut-on en effet déplorer que les Amérindiens – qui de fait, au moment de la découverte du Nouveau Monde, vivaient à un niveau de civilisation légèrement supérieur à celui de l'âge de pierre – aient abandonné « *leurs pratiques spirituelles* » ? La conquête espagnole et portugaise de l'Amérique du Sud et de l'Amérique Centrale apporte l'Évangile aux peuples indigènes, et des légions de missionnaires convertissent et baptisent des peuples prisonniers de véritables cultes sataniques fondés sur le sacrifice humain. Comment peut-on regretter que les Amérindiens aient perdu leurs « *pratiques spirituelles et leurs coutumes* » ? Il suffit de lire le très beau texte de Jean Dumont, *L'heure de Dieu sur le nouveau monde*, pour comprendre le don immense que fut pour tous les peuples sud-américains la conquête par les Européens, et il est aberrant que des évêques déplorent précisément ce qu'ils devraient exalter et défendre, comme s'il pouvait y avoir une valeur supérieure au fait de recevoir l'annonce évangélique du salut et la possibilité d'entrer dans l'Église par le baptême.

La terre comme lieu théologique

Tout l'échafaudage conceptuel d'*Instrumentum Laboris* repose sur l'idée que le territoire amazonien représente un « lieu théologique », et qu'il doit donc devenir source d'inspiration de la doctrine :

« *Les menaces et agressions contre la vie engendrent les cris des peuples et de la terre. En partant de ces cris comme lieu théologique (à partir desquels il faut penser la foi), on peut entreprendre des chemins de conversion, de communion et de dialogue, des chemins de l'Esprit, des chemins d'abondance et de "bien vivre"* »².

Cette notion sera reprise plusieurs fois dans le texte et elle vise de façon explicite à alimenter ce sophisme : la particularité de la région amazonienne rend légitime l'introduction de nouvelles catégories théologiques et la modification prophétique de la doctrine, de la morale, de la loi ecclésiastique.

Il faut toutefois remarquer que la possibilité de considérer une région géographique comme un lieu théologique est complètement imaginaire. La doctrine des « lieux théologiques » fut en effet systématisée par Melchior Cano dans la première moitié du XVI^e siècle, dans l'œuvre *De Locis Theologicis*, dans laquelle il

établit dix *lieux théologiques*, c'est-à-dire des lieux « *de tous les sujets théologiques, avec lesquels tous les théologiens trouvent toutes leurs argumentations soit pour confirmer, soit pour rejeter* » une doctrine.

Chez Melchior Cano³ les lieux théologiques sont divisés en « propres » (Écriture, Tradition, Église, Conciles, Papes, Pères, théologiens) et « impropres » (raison humaine, philosophie, histoire). Comme on peut le voir, la géographie n'est pas un lieu théologique. Donc l'Amazonie et les « cris » de la terre amazonienne ne peuvent ni influencer ni modifier la doctrine de l'Église en aucun point. Mais malheureusement, l'une des idées centrales de la pensée du Pape François résonne dans cette utilisation inappropriée de la notion de « lieu théologique », à savoir que l'Esprit puisse inspirer, d'une manière différente selon les lieux et les temps, des virages doctrinaux et des changements dans ce qui a toujours été cru. Pour lui, la foi et l'Église ne sont vivantes que si elles se placent à la suite des hommes et de leurs besoins ou de leurs exigences changeantes : le berger doit suivre et non guider les brebis, et c'est lui qui doit avoir l'odeur des brebis et non l'inverse. Une Église qui aurait la prétention d'imposer à tous les chrétiens la même doctrine immuable est une Église de pharisiens qui pétrifie la Révélation, Révélation qui, pour le Pontife régnant, n'a pas pris fin avec la mort du dernier apôtre, mais continue, surtout par l'œuvre des pauvres et des périphéries. Voilà le contexte théologique gravement hétérodoxe dans lequel il faut remettre le Synode actuellement en préparation.

Ce que nous disons trouve une confirmation dans le chapitre II, intitulé « territoire », d'IL, où nous lisons :

« *De plus, nous pouvons dire que l'Amazonie – comme tout autre espace territorial autochtone ou communautaire – n'est pas seulement un ubi (un espace géographique), mais également un quid, c'est-à-dire un lieu qui a un sens pour la foi ou l'expérience de Dieu dans l'histoire. Le territoire est un lieu théologique à partir duquel la foi est vécue ; il est aussi une source particulière de la révélation de Dieu. Ces espaces sont des lieux épiphoniques où se manifeste la réserve de vie et de sagesse pour la planète, une vie et une sagesse qui parlent de Dieu. En Amazonie se manifestent les "caresses de Dieu" qui s'incarne dans l'histoire* » (p. 48).

Voilà le fondement de la nouvelle fantasy-éco-théologie que l'on essaye de lancer ! La forêt amazonienne comme « source particulière de la révélation de Dieu ». Il est clair qu'ici on ne réaffirme pas simplement que « le ciel et la terre », la beauté de la création en général, chantent la gloire de Dieu, qu'ils témoignent par leur perfection que Dieu existe et qu'il est suprême intelligence et bonté. On cherche au contraire à affirmer que l'Amazonie en tant que telle et de façon exclu-

3. Voir par exemple l'entrée « Luoghi teologici » (*Lieux théologiques*) in P. PARENTE, A. PIOLANTI, S. GAROFALO, *Dizionario di teologia dommatica (Dictionnaire de théologie dogmatique)*, Ed. Studium, Rome, 1945, p. 1525.

2. IL, p. 47.

sive est le lieu d'une révélation spéciale que la planète tout entière doit s'approprier : c'est en somme une sorte de « forêt élue » qui a un message novateur de la part de Dieu à transmettre à tous les hommes.

On a l'impression d'être face à un délire théologique, nous regrettons de ne pouvoir employer un terme moins fort. D'ailleurs quiconque connaît bien l'Amazonie sait que cette vision idyllique de la forêt tropicale est totalement inexacte : il s'agit de l'un des lieux les plus inhospitaliers de la terre, pratiquement dépeuplé et inhabitable, où les 390 tribus de sauvages encore existantes ont souvent des coutumes et des pratiques barbares et arriérées. Dans la forêt, insectes, parasites en tous genres, prédateurs, difficulté à trouver de l'eau potable, très forte humidité, menacent continuellement la vie humaine, la rendant impossible en pratique. Curieusement pour les rédacteurs d'IL l'Amazonie est au contraire un lieu paradisiaque où les Amérindiens sont autant de saint François :

« Une vision contemplative, attentive et respectueuse des frères et sœurs humains et de la nature – du frère arbre, de la sœur fleur, des frères oiseaux, des frères poissons et même des petites sœurs comme les fourmis, les larves, les champignons ou les insectes (cf. LS 233) – permet aux communautés amazoniennes de découvrir que tout est lié, de donner de la valeur à toute créature, de voir le mystère de la beauté de Dieu qui se révèle en elles (cf. LS 84, 88) et de vivre ensemble amicalement » (p. 49).

Remarquons dans le passage cité l'idée que « tout est lié » : homme et nature sont un tout, il n'y a plus aucun saut ontologique entre le sujet spirituel et libre, destiné à la vie éternelle, et les plantes les oiseaux, les larves. La nature n'affronte plus l'homme qui a reçu de Dieu le devoir de la dominer (Genèse 1), mais la nature absorbe l'homme, qui n'en est qu'une partie accessoire. Dieu lui-même semble se confondre avec la nature, il perd sa transcendance : nous sommes en plein panthéisme. En effet, ajoute le texte, puisqu'en Amazonie tout est interconnecté, celle-ci nous aide à comprendre « nos relations avec les autres, avec la nature et avec Dieu, comme l'affirme le Pape François (cf. LS 66) » (p. 49). Si tout est interconnecté – même Dieu – alors la transcendance même de Dieu est implicitement niée et il s'agit simplement, comme dans la gnose antique, de retrouver les voies qui peuvent restaurer le plérôme divin originel, qui s'est trouvé divisé par une série de fautes. L'existence du sujet individuel et de son face-à-face spirituel avec Dieu, de l'histoire de son salut, perd toute épaisseur et toute signification. Dieu est le tout, il coïncide avec la nature et les hommes et il ne transcende pas le monde, il n'est plus pensé comme la très Sainte Trinité.

Culpabilisation de l'Occident

Dans cette approche panthéiste, le seul mal devient la colonisation occidentale et l'exploitation des ressources amazoniennes qu'elle aurait déchaînée. Tel est le mal suprême. Comme catholiques, nous savons au contraire que le seul vrai mal est le péché, et que l'on

ne peut s'en libérer que grâce à la foi et la vie de la grâce ; nous savons que Notre-Seigneur Jésus-Christ s'est incarné et s'est fait homme, qu'il a souffert et est mort sur la croix pour sauver les hommes, et non pour les réconcilier avec la forêt amazonienne. Les rédacteurs d'IL semblent ignorer que l'homme a une âme immortelle et que l'appartenance à l'Église est essentielle pour se sauver. Dans tout le document préparatoire que nous commentons ici, on ne voit pas un mot ni la moindre préoccupation à propos de la vie de la foi, du salut des âmes, de l'état de péché dans lequel tombent ou vivent des multitudes d'hommes. Dans un passage dramatique, la religiosité païenne et naturaliste des Amérindiens semble être explicitement défendue, sans la moindre allusion à la nécessité qu'ils se convertissent :

« La vie des communautés amazoniennes encore non affectées par l'influence de la civilisation occidentale se reflète dans la croyance et dans les rites concernant l'action des esprits ou de la divinité – appelée de multiples manières – avec et sur le territoire, avec et en relation à la nature. Cette vision du monde se retrouve dans le "mantra" de François : "tout est lié" [...] Les visions amazoniennes et la vision chrétienne du monde sont mises en crise par l'affirmation du mercantilisme, la sécularisation, la culture du déchet et l'idolâtrie de l'argent » (p. 52, c'est nous qui soulignons).

Ce passage ne semble pas pouvoir avoir été écrit par des évêques et des théologiens catholiques, tant il est surréaliste. D'abord on exalte la religiosité animiste et panthéiste des Amérindiens, puis on souligne la proximité de celle-ci avec la pensée du Pape, enfin on déplore que la vision amazonienne et la vision chrétienne du monde soient en crise à cause du mercantilisme... En résumé, on exalte la sagesse ancestrale et la religiosité des Amérindiens comme des modèles dont l'Église doit s'inspirer. On souhaite en somme, tel est le vrai sens de tout le document, une sorte de mission à l'envers, où la culture et la religion primitives indiennes doivent coloniser et transformer l'Église et la foi chrétienne. L'Église ne doit pas annoncer l'Évangile et appeler à la conversion les peuples prisonniers des ténèbres de l'erreur et de la superstition, mais se laisser envahir par ces ténèbres et se convertir humblement au présumé respect pour la nature des païens amazoniens.

Quelle mission en Amazonie ?

Le texte d'IL, après avoir une nouvelle fois réaffirmé les graves blessures infligées à la région amazonienne par la colonisation et par l'Église complice des colonisateurs, aborde le problème de l'évangélisation, et commence par observer que « de nombreux obstacles à une évangélisation par le dialogue et l'ouverture à l'altérité culturelle ont un caractère historique et se cachent derrière certaines doctrines pétrifiées » (p. 62). En substance, le document accuse l'Église de s'être trompée jusqu'à maintenant dans son action en imposant à l'Amazonie (mais en réalité à tous les autres territoires) des « doctrines pétrifiées ». L'expression « doctrines pétrifiées » est empruntée au langage péjoratif typique que François utilise quand il attaque

le monde de la Tradition en général et l'Église préconciliaire. Nous avons déjà vu, en effet, que pour le Pape et pour les rédacteurs d'IL, le dogme est toujours en mouvement, la doctrine doit évoluer et s'adapter aux besoins qui apparaissent pays par pays, époque par époque : la Révélation, pour eux, mais en réalité pour tous les modernistes – tels que dénoncés dans *Pascendi* – n'a pas pris fin, mais est toujours ouverte et en évolution, et quiconque prétend penser qu'elle a pris fin la « pétrifie » en l'empêchant de fructifier et d'être acceptée.

Si la doctrine est mobile et la Révélation ouverte et toujours en cours, et non gouvernée par le principe de non-contradiction, il s'ensuit que l'Église ne doit plus enseigner, mais engager le dialogue avec tout le monde, pour apprendre ce que l'Esprit veut aujourd'hui. Le sommet de cette nouvelle idée de religion (de fait non plus chrétienne) est présenté au paragraphe 39 :

« De nombreux peuples amazoniens sont constitutivement ouverts au dialogue et à la communication. Il y a donc un vaste et nécessaire champ de dialogue entre les spiritualités, les croyances et les religions amazoniennes qui exige une approche cordiale des diverses cultures. Le respect de cet espace ne signifie pas relativiser ses propres convictions, mais reconnaître d'autres chemins qui cherchent à percer le mystère infini de Dieu. L'ouverture non sincère à l'autre, de même qu'une attitude corporatiste, qui ne réserve le salut qu'à sa propre foi, détruisent cette même foi. C'est ce qu'expliqua Jésus au Docteur de la Loi dans la parabole du bon Samaritain (Lc 10, 30-37). L'amour vivant dans toute religion plaît à Dieu. "À travers un échange de dons, l'Esprit peut nous conduire toujours plus à la vérité et au bien" (EG 246) » (p. 63).

Dans ce passage, parfaite synthèse de tout le sujet du dialogue œcuménique et interreligieux, imposé par l'Église à partir du Concile Vatican II, et en particulier par le document *Nostra Ætate*, on a non seulement une vision moderniste de la foi chrétienne, mais un rapprochement visible de la conception maçonnique du phénomène religieux. En effet, parler de « mystère infini de Dieu » que toutes les religions cherchent à percer de façon partielle, mettre donc sur un pied d'égalité toute foi et toute croyance, en plaçant sur le même plan le christianisme et les cultes animistes, accepter toutes les convictions religieuses, à condition qu'elles ne prétendent pas imposer leur vérité comme unique et universellement valide, est typique de l'idéologie maçonnique de fond.

Nous en arrivons ensuite au blasphème, lorsque IL condamne « une attitude corporatiste, qui ne réserve le salut qu'à sa propre foi, [détruit] cette même foi ». En effet, on nie ici le principe *nulla salus extra Ecclesiam*, c'est-à-dire que l'on nie l'universalité et l'unicité du salut opéré par le Christ, en mettant sur le même plan le christianisme, réduit au rang de simple « conviction » personnelle, et toute autre croyance religieuse. Inutile de dire que la parabole du bon Samaritain est complètement déformée et mal comprise, et qu'en dernière instance, pour quiconque pensant ainsi, on ne

comprend pas quel sens cela peut avoir de parler d'« évangélisation ».

Pour les hérétiques qui ont écrit IL, Dieu semble ne pas s'être révélé, le Verbe semble ne pas s'être incarné et fait homme pour enseigner à tous les peuples la voie de salut qui est ouverte par la fondation de l'Église.

La conclusion de cette rengaine nous emmène dans la direction qui sera ensuite adoptée par tout le reste du document :

« La vie en Amazonie, étroitement mêlée à l'eau, à la terre, aux identités et spiritualités de ses peuples, invite au dialogue et invite à l'apprendre de leur diversité biologique et culturelle. L'Église participe et génère des processus d'apprentissage qui ouvrent les chemins d'une formation permanente sur le sens de la vie intégrée au territoire et enrichie par les sagesses et les expériences ancestrales » (p. 65).

Ce langage un peu délirant et alambiqué nous dit en substance ceci : les Indiens d'Amazonie, avec leur sagesse ancestrale panthéiste supérieure, doivent enseigner à l'Église, et par son intermédiaire aux peuples occidentaux, à vivre une nouvelle vie intégrée écologiquement au territoire : voilà ce qu'entendent par évangélisation aujourd'hui les modernistes qui occupent l'Église.

PARTIE II

Écologie intégrale : le cri de la terre et des pauvres

La seconde partie d'IL, comme on le devine entre autres à son titre, est entièrement consacrée à une longue et plaintive énumération de tous les maux qui affligeraient l'Amazonie, à partir de ce que l'on appelle la « destruction extractiviste ». À cette destruction, vraie ou présumée, on oppose l'exigence d'une « conversion écologique ». Nous nous limitons à souligner seulement les points les plus critiques.

Dans un paragraphe sur la famille, par exemple, il est dit : « En définitive, c'est dans la famille que l'on apprend à vivre en harmonie : entre peuples, entre générations, avec la nature, dans le dialogue avec les esprits » (p. 93). On voit revenir ici l'inadmissible acceptation d'on ne sait trop quelle religiosité spiritiste ou animiste comme valeur positive, alors que pendant deux mille ans, partout où les missionnaires arrivaient, leur première lutte était précisément contre « les esprits » et les mensonges des peuples païens. Comment des théologiens catholiques, des évêques, osent-ils voir comme une valeur positive le « dialogue avec les esprits » des Amérindiens qu'ils devraient évangéliser ? Et puis, en dehors de la foi en Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec quels esprits un Amérindien encore ancré dans le paganisme pourra-t-il dialoguer ? N'est-il pas écrit que « les dieux des païens sont tous des démons » ?

La question de la santé intégrale

Quoi qu'il en soit, le chapitre le plus surréaliste de

cette seconde partie est peut-être le septième, intitulé « La question de la santé intégrale ». Voici certains des passages les plus controversés :

« La région amazonienne possède aujourd'hui la diversité de flore et de faune la plus importante au monde et sa population autochtone possède un sens intégral de la vie, non contaminé par un matérialisme économique. L'Amazonie a été un territoire sain au long de son histoire fructueuse, même si les maladies n'ont pas manqué » (p. 102). Mais hélas – continue le texte – l'exploitation économique intensive de l'Amazonie a fait apparaître de nouvelles pathologies et a compromis l'équilibre et la santé tant de la forêt que de ses habitants :

« Les dommages se font ressentir non seulement au niveau de la santé physique, mais aussi au niveau de la culture et de la spiritualité des peuples : tout cela nuit à la "santé intégrale". Les populations amazoniennes ont droit à la santé et ont droit à "une vie saine", ce qui signifie vivre en harmonie "avec ce que nous offre la mère terre" [...] Les rituels et cérémonies autochtones sont essentiels pour la santé intégrale car ils intègrent les différents cycles de la vie humaine et de la vie de la nature. Ils créent une harmonie et un équilibre entre les êtres humains et le cosmos. Ils protègent la vie contre les maux qui peuvent être provoqués aussi bien par les êtres humains que par d'autres êtres vivants. Ils aident à soigner les maladies qui nuisent à l'environnement, à la vie humaine et aux autres êtres vivants » (p. 104, c'est nous qui soulignons).

On remarquera dans ce passage la défense aberrante des cultes et des rituels religieux païens encore pratiqués par les Amérindiens, cultes qui sont de fait étroitement liés à des pratiques de magie en tous genres. Ici on ne parle pas d'évangélisation, mais on fait avec une totale impudence l'apologie de la magie et de la religiosité des Indiens d'Amazonie. C'est objectivement une honte pour l'Église catholique tout entière que sept conférences épiscopales aient pu concourir à écrire un tel document, de même que c'est une honte que les dicastères romains l'aient accepté et approuvé. En outre, tout le monde comprend que si c'est cet *Instrumentum Laboris* qui guidera le Synode d'octobre, alors le Synode lui-même ne pourra que se conclure par un désastre à tous points de vue.

Vers une Église « disciple »

Comme nous l'avons déjà évoqué, le cœur de la conception hétérodoxe de l'Église par François est l'idée que la Révélation n'a pas pris fin, que le *Depositum Fidei* n'est pas stable et immuable, mais en continue évolution. Par conséquent l'Église ne doit plus essentiellement et avant toutes choses enseigner ce qu'elle garde, tradere ce qu'elle a reçu de Notre-Seigneur, mais se faire disciple et apprendre les nouveaux éléments de la « révélation » que Dieu donne essentiellement à travers les périphéries, les derniers, les « laissés de côté », pour utiliser le lexique du Pape. La nouvelle « révélation » vient ainsi coïncider, suivant la vision moderniste, avec les attentes et les besoins des

peuples, auxquels on ne peut pas répondre avec des doctrines « pétrifiées ». Et nous voici donc avec des « lieux théologiques » nouveaux et inédits, comme justement la forêt amazonienne, qu'il s'agit d'écouter.

« À travers l'écoute mutuelle des peuples et de la nature, l'Église se transforme en une Église en sortie, tant d'un point de vue géographique que structurel ; elle se transforme en une Église sœur et disciple grâce à la synodalité. Voici comment l'a exprimé le Pape François dans la Constitution apostolique *Episcopalis Communio* : "L'évêque est ainsi à la fois maître et disciple [...]. Il est disciple quand, sachant que l'Esprit se répand en chaque baptisé, il se met à l'écoute de la voix du Christ qui parle à travers le Peuple de Dieu tout entier" (EC 5). Le Pape lui-même s'est fait disciple à Puerto Maldonado quand il a affirmé sa volonté d'écouter la voix de l'Amazonie » (p. 108, c'est nous qui soulignons).

On notera, dans le passage extrait de *Episcopalis Communio*, la gravité de l'erreur du Pape : dans sa pensée, puisque l'Esprit est donné à tout baptisé, le Christ parle et adapte ou modifie la Révélation donnée par les Apôtres, du bas vers le haut, à travers la voix des individus ou des peuples. Voilà pourquoi l'Église est disciple : elle n'a plus à enseigner, mais elle doit suivre l'incessante modification de la « révélation », en se mettant à l'écoute des peuples, et même de la nature ! L'Église et le Pape sont des disciples, par exemple, ils sont une « Église en sortie », s'ils se mettent à l'écoute de l'Amazonie, parce qu'à travers l'Amazonie c'est Dieu lui-même qui parle. Nous sommes à l'essence même du modernisme le plus poussé et le plus éhonté, et nous sommes surtout, humainement parlant, face à la fin de l'Église catholique, car on n'arrive pas à imaginer une théologie plus misérable et schizophrène. D'ailleurs il n'échappe à personne que l'énorme fraude de l'« église en sortie » que nous venons de décrire n'aboutit à rien d'autre qu'offrir la possibilité à des théologiens, des évêques ou des papes n'ayant plus la foi catholique de faire passer pour « enseignement » ou « révélation » leurs rêves et leurs délires personnels, un peu comme dans les révolutions, où une minorité organisée au nom du peuple impose son idéologie et opprime la majorité des citoyens.

Sur la base des prémisses posées jusqu'à présent, il est facile de comprendre quel type de catéchèse ou d'apostolat on imagine être adapté à l'Amazonie. Un bref passage ne nous l'explique que trop bien :

« L'éducation en Amazonie ne signifie pas imposer aux peuples amazoniens des paramètres culturels, des philosophies, des théologies, des liturgies et des coutumes étrangères » (p. 109).

Ce passage est cohérent avec la notion clarifiée ci-dessus d'« église en sortie » : étant établi que c'est l'Amazonie qui nous donne aujourd'hui la révélation du Christ (et il est sous-entendu qu'elle la donne pour tous les hommes, non pas seulement les Amérindiens, car nous verrons que tous les hommes doivent avoir

une « conversion écologique », que le Christ parle aujourd'hui à travers le cri de l'Amazonie, il ne s'agit ni d'enseigner, ni d'apporter quoi que ce soit aux Amaziens (ni théologies, ni liturgies, ni coutumes étrangères), mais d'apprendre d'eux quel visage doit prendre aujourd'hui le christianisme. En effet la vision du monde supérieure des indigènes, qui voient la réalité d'une façon non fragmentée (mais comme un tout animé dans une optique panthéiste) peut servir de fondement à une nouvelle pédagogie universelle (c'est-à-dire valable pour tous) et à un « nouveau » christianisme : « *L'Amazonie nous invite à découvrir la tâche éducative comme un service intégral de toute l'humanité en vue d'une "citoyenneté écologique"* » (p. 110).

Si l'on pense à l'utilisation politique toujours plus violente par les élites mondialistes du catastrophisme écologique pour assujettir les peuples, on peut penser qu'il y a d'autres forces, d'autres pouvoirs, au-delà des évêques d'Amérique du Sud, qui se réjouissent que l'Église catholique se fasse le héraut non plus de Notre-Seigneur Jésus-Christ, crucifié pour nous et pour notre salut, mais de la « citoyenneté écologique ». Et ici nous ne pouvons pas ne pas rappeler, par exemple, la grande présence et le grand pouvoir que la franc-maçonnerie a toujours eu dans tous les États sud-américains. L'Angleterre d'abord, à partir du début du XIX^e siècle, puis les États-Unis, ont favorisé le développement d'un réseau de loges maçonniques dans toute l'Amérique du Sud espagnole et brésilienne, pour pouvoir engager les élites avec lesquelles ils pourraient saper le contrôle des états ibériques : c'est si vrai que la grande majorité des « héros » de la libération et de l'indépendance de l'Amérique du Sud, comme la majorité des dictateurs, étaient francs-maçons.

Dans ce cas aussi, comme dans beaucoup d'autres cas de politique internationale (Ukraine, Syrie, Birmanie, etc.) le pontife semble toujours s'aligner sur les pouvoirs forts anglo-saxons, et en particulier être très en phase avec l'agenda de la politique étrangère américaine.

Comment former les futurs prêtres ?

Sur la base des prémisses définies jusqu'à présent, il est important maintenant de voir comment IL définit les parcours de formation du clergé. Tout d'abord, dans les séminaires, il faut « *intégrer la théologie autochtone et l'écothéologie qui les prépare à l'écoute et au dialogue ouvert, là où se déroule l'évangélisation* » (p. 112). Mis à part le fait que personne ne sait ce que sont la « théologie autochtone » et l'« écothéologie », étant donné que le document, en 110 pages, ne les a aucunement définies, on notera l'accent mis sur le fait que le futur prêtre doit être prêt à un « dialogue ouvert », expression qui désigne un dialogue dans lequel la raison pourrait se trouver du côté de l'Amérindien.

Plus intéressant encore, un second passage où « *il est proposé une réforme des structures des séminaires en vue de favoriser l'intégration des candidats au sacerdoce dans les communautés* » (p. 112). Autrement dit,

il s'agit d'éviter toute séparation entre les séminaires et les villages ou les villes, mais immerger les séminaristes, même au cœur de leur processus de formation, dans les communautés indigènes. Cela viole une expérience multiséculaire sur la formation des clercs et empêche de faire naître en eux l'habitude du recueillement, de la prière, d'une vie spirituelle intense et recueillie.

Il est important toute fois de remarquer, car la chose est déclarée explicitement, que les futurs prêtres, en pratique, ne doivent pas se préparer à annoncer, enseigner et prêcher l'Évangile. Ils ne doivent donc pas connaître le dogme et la morale catholique, car :

« *il [leur] est demandé d'approfondir une théologie indo-amazonienne déjà existante, afin de permettre une meilleure et plus grande compréhension de la spiritualité autochtone et ainsi d'éviter de commettre de nouveau les erreurs historiques qui ont détruit de nombreuses cultures indigènes. Par exemple, il est demandé de tenir compte des mythes, des traditions, des symboles, des connaissances, des rites et des célébrations des cultures d'origine qui incluent les dimensions transcendantes, communautaires et écologiques* » (p. 113).

Ce passage semble d'un côté regretter que les traditions culturelles et religieuses des Aztèques, des Incas et des Mayas soient éclipsées et supplantées par l'Évangile, d'un autre côté considérer correct que les futurs prêtres étudient et apprennent à respecter – ou à s'approprier – ces mêmes croyances. En pratique, l'épiscopat catholique d'Amérique du Sud semble avoir perdu la foi, pour revenir à des visions du monde primitives et païennes considérées manifestement comme meilleures et plus fructueuses que l'Évangile. On comprend aussi quel est le fondement de cette apostasie généralisée : la religiosité tribale amérindienne est fondamentalement panthéiste, et puisqu'elle divinise la nature et les forces naturelles, elle est clairement considérée comme plus apte à fonder une nouvelle culture écologique. La finalité de l'Église, pour les évêques sud-américains, n'est plus de sauver les âmes, mais de sauver la forêt amazonienne et l'écosystème, ce qui rend compréhensible leur nostalgie pour le paganisme panthéiste.

La conversion écologique

Voilà le véritable grand objectif de tout *Instrumentum Laboris*. Et s'il est nécessaire que se produise une « conversion théologique », il faut d'abord admettre un « péché écologique ». C'est ainsi qu'IL corrige la foi chrétienne dans son dogme le plus délicat, celui justement du *péché originel*. Nous savons que le christianisme et toute l'économie du salut tiennent ou tombent avec le dogme du péché originel ; le modifier équivaut donc à altérer tout l'édifice de la foi. Voici comment, dans le document préparatoire au Synode sur l'Amazonie, ce dogme est réinterprété, ou mieux, complètement modifié :

« *Un aspect fondamental de la racine du péché humain est de se détacher soi-même de la nature et de*

ne pas reconnaître qu'elle fait partie de soi et de l'exploiter sans limites, en rompant ainsi l'alliance originelle de l'être humain avec la création et avec Dieu (Gn 3, 5) ».

Dans les pages suivantes, on réaffirme en substance la même notion : le péché consiste à rompre la trame de rapports qui lie l'individu au tout, et à s'arroger le droit de dominer la nature. Par conséquent la conversion de ce péché contre la nature et le tout (qui semble effacer complètement ce que le péché est vraiment : révolte contre Dieu et contre sa loi, et donc violence contre l'autre homme), devra être une « conversion écologique ». Dieu s'est comme évaporé et un nouveau Dieu païen a pris sa place : la Nature divinisée, la Gaia des écologistes. L'Église doit se convertir la première et « *il nous faut faire un cheminement intérieur pour reconnaître les attitudes et les mentalités qui empêchent de se connecter avec soi-même, avec les autres et avec la nature* » (p. 117). Si la conversion est un nouveau rapport avec la nature, ce sont les Indiens d'Amazonie qui peuvent instruire l'Église dans sa conversion écologique ; nous assistons ainsi au renversement complet des notions d'apostolat, d'évangélisation, de conversion : ce ne sont plus les païens qui doivent se convertir à l'Évangile et entrer dans l'Église pour sauver leurs âmes, mais c'est l'Église qui doit se convertir au culte panthéiste de la nature propre aux païens. Et des idées ridicules et dégénérées comme celles-là devraient guider et inspirer un synode d'évêques catholiques !

Mais lisons l'énigme description idéalisée et idyllique des Indiens amazoniens :

« Ce processus continue en se laissant surprendre par la sagesse des peuples autochtones. Leur vie quotidienne est un témoignage de contemplation et de protection de la nature et de relation avec elle. Ils nous enseignent à reconnaître que nous faisons partie du biome et que nous sommes coresponsables de sa sauvegarde pour aujourd'hui et pour demain. Aussi devons-nous réapprendre à entretenir des liens qui englobent toutes les dimensions de la vie et devons-nous adopter une ascèse personnelle et communautaire qui nous permette de "mûrir dans une sobriété heureuse" (Laudato Si, 225) » (p. 117).

À noter, dans ce passage, la référence au thème de la « décroissance heureuse » (*sobriété heureuse*).

« Notre vision croyante de la réalité amazonienne nous a fait apprécier l'œuvre de Dieu dans la création et dans ses peuples, mais nous a fait aussi voir la présence du mal à différents niveaux : colonialisme (domination), mentalité économique-mercantiliste, consumérisme, utilitarisme, individualisme, technocratie, culture du déchet » (p. 117).

Encore une fois, le péché est pensé dans les termes déformés de l'idéologie écologiste d'un côté, et de la théologie de la libération de l'autre, comme péché social. Le vrai mal est le colonialisme d'après le document, sans distinction et sans précision, sans rappeler que la providence s'en est servie pour faire arriver l'É-

vangile aux Amériques, où les *conquistadores* ont lentement apporté un degré de civilisation extraordinairement supérieur à celui des civilisations précolombiennes. Ce qui émerge de ce texte, c'est en somme une haine profonde envers la tradition chrétienne, envers la civilisation occidentale, envers tout ce que l'Église a apporté en des siècles d'apostolat épuisant et héroïque aux territoires amazoniens et sud-américains, dans lesquels, avant l'arrivée des Espagnols, régnait partout le sacrifice humain comme acte suprême de culte religieux. *Instrumentum Laboris* apparaît ainsi comme une synthèse empoisonnée de théologie de la libération, de marxisme, de modernisme et d'écologie, amalgamés dans une optique panthéiste.

Dans un contexte idéologique aussi dégradé, rien d'étonnant à ce que l'Église doit devenir et à ce qu'elle doit faire dans son apostolat selon les rédacteurs du document :

« Favoriser une église qui soit une institution de service non repliée sur elle-même mais coresponsable de la protection de la Maison Commune et de la défense des droits des peuples ».

Outre l'habituel hommage obséquieux fait au Pape en condamnant une Église « repliée sur elle-même » (noter aussi la minuscule à église, et les majuscules à Maison Commune), voici l'Église catholique, arche du salut, réduite au rang d'ONG qui s'occupe de l'environnement et des droits des indigènes, comme un grand syndicat rural.

« (...) Encourager des habitudes de comportement, de production et de consommation concernant le recyclage et la réutilisation des déchets ». Ici aussi, brille l'absence de toute finalité surnaturelle. Du soin pour les âmes et pour la vie de la grâce des fidèles à travers la sainte Messe et les sacrements, à travers la vie de piété, on est passé à une Église dont la fin première semble être le recyclage et la réutilisation des déchets ! Aucune préoccupation au sujet de la généralisation du péché et de la corruption morale. Le sujet, c'est le tri sélectif.

L'Église doit aussi « *retrouver les mythes et actualiser les rites et les célébrations communautaires qui contribuent de façon significative au processus de conversion écologique* » : comme nous l'avons déjà mis en lumière précédemment, ici on est face à une véritable inversion de la finalité de l'Église, qui n'est plus le salut des âmes, mais qui devient la « conversion écologique » ; et on souhaite que l'Église retrouve les mythes et les religions traditionnelles qui sont, manifestement, plus adaptées que le christianisme pour favoriser l'imposition de la nouvelle culture de mort écologiste. Ce passage n'est pas seulement fou, insensé, mais il constitue un acte formel d'apostasie. Des théologiens et des évêques catholiques n'ont pas le droit de proposer à l'Église de retrouver des mythes et des croyances religieuses païennes en tant que fins, qui n'ont rien à voir avec le mandat que Notre-Seigneur a donné à l'Église elle-même. Les rédacteurs du document semblent en outre ignorer que seule une pleine et entière conversion au Christ, seule la plénitude de la

Royauté Sociale du Christ, le triomphe de l'Évangile dans les lois, dans la famille, dans le travail, dans la politique, peuvent lentement améliorer toutes choses, y compris l'environnement et le respect de celui-ci. Mais Jésus nous a prévenus : « *Sans moi vous ne pouvez rien faire* », et donc aucune « conversion écologique », quelque fanatiquement qu'elle puisse être réalisée, ne donnera le moindre résultat sans une vraie conversion à la seule vraie religion.

Enfin, il faut « *que l'Église particulière puisse reconnaître formellement le ministère spécial de l'agent pastoral qui œuvre pour la sauvegarde de la Maison commune* ».

Comme dans toutes les révolutions, et comme dans la révolution qui se profile avec le Synode sur l'Amazonie, modifier le langage est l'opération la plus importante ; et voici que le prêtre ou religieux devient un « agent pastoral » qui a « le ministère spécial » d'œuvrer pour la sauvegarde de la Maison Commune (élevée, par cet usage insistant de la majuscule, au rang d'entité païenne semi-divine à laquelle il faut rendre un culte).

PARTIE III

Église prophétique en Amazonie : défis et espérance

En un certain sens, c'est la partie la plus révolutionnaire de tout *Instrumentum Laboris*, car c'est celle où, en manipulant la notion d'inculturation, on cherche à provoquer le changement le plus résolu dans l'Église. Un grand sophisme soutient ce projet, celui justement de l'inculturation mal comprise : « *Cette rencontre et ce dialogue entre les cultures font surgir de nouveaux chemins de l'Esprit. Aujourd'hui, dans la rencontre et le dialogue avec les cultures amazoniennes, l'Église continue à chercher de nouvelles voies* » (p. 124).

Il s'agit évidemment d'une manipulation de la notion d'inculturation : l'idée correcte est celle pour laquelle, lorsqu'on apporte l'Évangile à un peuple très lointain et différent des peuples européens, on tient compte, dans l'homilétique, dans la catéchèse, dans l'explication de la doctrine et de la morale, dans l'utilisation du langage, de l'arriération, du caractère primitif ou du manque de culture de la population à laquelle on a affaire. Il est clair que dans un village de païens pygmées de l'Afrique centrale, venant d'un culte animiste, je n'utiliserai pas le terme « hypostase » ou « substance première ». Mais quant à la substance de ce qui est enseigné et pratiqué, rien ne doit être réduit ou modifié : le même Évangile, la même Messe, la même morale. De la culture native, on respectera tous les mœurs et les coutumes qui sont neutres ou non dommageables à la vie de la grâce. Par conséquent, si les traditions locales au sujet du mariage prévoient, par exemple, que l'homme doit rester isolé hors du village pendant une semaine avant le jour du mariage, cette coutume pourra être respectée, et même lentement « christianisée », en en faisant un moment de prière et de recueillement. De même pour la nourriture, la façon

de s'habiller, les usages familiers et les rapports de parenté, les traditions juridiques et pénales, tout ce qui ne répugne pas à la raison et ne lèse pas la charité, tout ce qui est digne, tout cela a toujours été respecté par l'Église, qui a toujours fait en sorte que tous les peuples catholiques répandus dans le monde partagent d'un côté une même foi, une même doctrine, une même liturgie et une même morale, mais de l'autre conservent de nombreuses caractéristiques de leurs us et coutumes, mêlant avec une grande harmonie universalisme de la foi et particularisme des coutumes, transfigurant tout par la charité.

Mais l'inculturation ne signifie en aucune façon que l'Église doit modifier quelque chose de constitutif de son identité (dogme, morale, liturgie, sacrements, ministères) à partir de la rencontre avec les peuples qu'elle évangélise. Mais *Instrumentum Laboris* développe justement cette idée : en effet la rencontre entre l'Église et les cultures amazoniennes est présentée comme un rencontre à égalité, où c'est surtout l'Église qui apprend (« *Cette rencontre et ce dialogue [...] font surgir de nouveaux chemins de l'Esprit. [...] l'Église continue à chercher de nouvelles voies* »).

Donc l'Église en sortie amazonienne pourra et devra être quelque chose d'innovant, de nouveau au sens absolu, et on nous dit aussi comment elle sera :

« *Une Église au visage amazonien avec de multiples nuances entend être une "Église en sortie" (EG 20-23), qui laisse derrière elle une tradition faite de colonialisme mono-culturel, de cléricisme et de domination et qui sait discerner et assumer sans crainte les diverses expressions culturelles des peuples. Ce visage nous avertit du risque de "prononcer une parole unique, comme de proposer une solution qui ait une valeur universelle" (cf. OA 4 ; EG 184). La réalité socioculturelle complexe, plurielle, conflictuelle et opaque interdit d'appliquer "une doctrine monolithique défendue par tous sans nuances" (EG 40). L'universalité ou la catholicité de l'Église se voit donc enrichie par "la beauté de ce visage multiforme" (NMI 40) (...) formant ainsi une Église polyédrique (cf. EG 236) » (P. 125, c'est nous qui soulignons).*

Le point que nous avons souligné est le plus important : on prophétise la fragmentation de la doctrine de l'Église catholique en une poussière de convictions différentes, comme si être catholique ne se fondait pas essentiellement sur le fait de partager fermement l'unique *depositum fidei*. Bien sûr, dans une perspective panthéiste et immanentiste, de fait néo-païenne, comme celle que l'on respire dans tout le document, la multiplicité des croyances devient légitime, sans que cette contradiction ne trouble les rédacteurs du document et les autorités romaines, à commencer par le Pape, qui l'ont approuvé. D'ailleurs c'est le propre de la sensibilité païenne d'accepter une multiplicité de dieux et de croyances, sans saisir à quel point cela est absurde ne serait-ce que du point de vue de la considération philosophique, rationnelle.

De la même façon, on affirme qu'il faut « *dépasser les positions rigides qui ne tiennent pas suffisamment*

compte de la vie concrète des personnes et de la réalité pastorale, pour aller à la rencontre des besoins réels des peuples et des cultures autochtones » (p. 132).

Ici, comme dans *Amoris Lætitia*, on saisit parfaitement l'idée d'Église complètement moderniste qui sous-tend le document : en effet, pour le moderniste, rien n'est plus détestable qu'une doctrine pensée comme immuable, qu'une loi morale qui n'admet pas d'exceptions et qui n'évolue pas avec le temps. Puisque dans le modernisme la foi doit être un sentiment qui naît de l'inconscient de l'individu comme de celui des peuples pour satisfaire les plus intimes exigences et les désirs des personnes elles-mêmes, il est évident que devient « rigide » toute prétention de l'Église catholique de poser les dogmes comme étant immuables. Ainsi, tandis que le vrai apostolat chrétien a toujours consisté à conquérir le cœur des peuples catéchisés, en les soumettant lumineusement à la force de l'Évangile, pour les modernistes amazoniens ou non, c'est l'Évangile qui doit s'adapter à « *la vie concrète des personnes* ». Cela explique pourquoi le peuple doit devenir un nouveau « lieu théologique », parce que ce n'est qu'ainsi que l'on pourra justifier la trahison et la falsification de l'Évangile comme nouvelle révélation, comme révélation qui continue dans l'histoire, où la mutation du dogme devient vertueuse et non plus signe certain d'hérésie.

Le délire de cet *Instrumentum Laboris* semble vraiment ne devoir jamais finir, et continue avec des affirmations toujours plus suspectes. Au paragraphe 120, nous lisons :

« *L'Esprit créateur qui remplit l'univers (cf. Sap. 1, 7) est celui qui durant des siècles a nourri la spiritualité de ces peuples bien avant l'annonce de l'Évangile et celui qui les conduit à l'accepter à l'intérieur même de leurs cultures et de leurs traditions. Cette annonce doit tenir compte des "semences du Verbe" présentes dans ces cultures et traditions. Elle reconnaît aussi que chez beaucoup d'entre eux, la semence a grandi et a porté du fruit. Elle suppose une écoute respectueuse, qui n'impose pas de formulations de la foi exprimées à partir d'autres références culturelles étrangères à leur contexte vital. Mais, au contraire, elle écoute "la voix du Christ qui parle à travers tout le peuple de Dieu" (Episcopalis Communio 5) »* (p. 133, c'est nous qui soulignons).

Au début de ce passage, on attribue à Dieu créateur d'avoir inspiré aux peuples amazoniens « leur spiritualité » même avant que l'Évangile ne leur soit annoncé. Les rédacteurs du texte semblent avoir une vision naturaliste, non chrétienne, de l'homme, qui efface le dogme du péché originel et oublie la domination que Satan exerçait et exerce sur les peuples non rachetés par la grâce et par l'adhésion à l'Évangile. Ainsi la grande majorité des croyances et des pratiques religieuses indigènes, de même que celles des peuples méso-américains découverts par les Espagnols (Azèques et Incas), faisaient partie d'un véritable culte satanique, fondé sur de continuel et abominable sacrifices humains au « dieu » soleil. L'aberration de

ces sacrifices et leur grand nombre (dans certains cas, il est avéré que des dizaines de milliers de personnes étaient sacrifiées à la suite) étaient tels qu'ils servaient de fondement à toute leur société, causant d'incessantes guerres de razzias pour se procurer des prisonniers à sacrifier, et donnant naissance à des régimes de fait esclavagistes et incroyablement oppressifs (voir le chapitre sur les Incas in I. Safarevic, *Il comunismo come fenomeno storico mondiale*⁴, éd. Effedieffe).

En outre, les civilisations méso-américaines étaient fondées sur la domination d'une caste de prêtres-astrologues-sorciers qui, en plus de gérer les fleuves de sang des sacrifices humains, lisaient les étoiles, donnant vie à des régimes fatalistes et superstitieux qui sont l'opposé de la civilisation chrétienne. Donc il ne suffit pas d'avoir recours à la catégorie éculée des « semences du Verbe » : il faut discerner, en se souvenant que là où n'est pas annoncé l'Évangile et où ne règne pas le Christ, ne peut que régner le prince de ce monde, qui égare et aveugle les esprits et fait tomber les peuples dans le vice. La vision irénique et rassurante de la « spiritualité » des Amérindiens qui anime le texte d'IL apparaît donc totalement hors de propos.

Ce que le document affirme aussitôt après est encore plus grave : « *Elle suppose une écoute respectueuse, qui n'impose pas de formulations de la foi exprimées à partir d'autres références culturelles étrangères à leur contexte vital* ». Ici on nie à la racine l'universalité de la foi et de son expression, en avançant l'idée que tout contexte vital ou peuple a le droit à une formulation de foi sur mesure. Mais l'Église catholique, gardienne de la seule vraie religion et du seul culte agréable à Dieu, se distingue précisément par la capacité qu'elle a toujours eue de donner par ses missionnaires, à chaque peuple, de quelque contexte culturel que ce soit, la seule vraie foi dans sa seule formulation. Le contexte culturel n'a rien à voir ici, parce qu'il influence à la limite les modalités de la catéchèse ou de l'homilétique, mais il ne peut pas influencer la formulation du Credo.

Abandon et trahison de la foi chrétienne

Il n'est pas téméraire, mais il est permis et nécessaire de se demander si les rédacteurs d'*Instrumentum Laboris* n'ont pas perdu la foi. Chaque passage alimente le doute de se trouver face à des personnes qui visent consciemment à détruire le christianisme et à le remplacer par une nouvelle doctrine favorable à l'écologisme dominant les cercles les plus exclusifs du pouvoir financier mondial. Voici un passage qui dépasse tous les autres en gravité :

« *Il faut comprendre ce que l'Esprit du Seigneur a enseigné à ces peuples tout au long des siècles : la foi en Dieu Père-Mère Créateur, le sens de la communion et de l'harmonie avec la terre, (...), les relations avec les ancêtres, l'attitude contemplative et le sens de la gratuité, de la célébration et de la fête, ainsi que le*

4. *Le communisme comme phénomène historique mondial.*

sens sacré du territoire. L'inculturation de la foi n'est pas un processus de descente vers le bas, ni une imposition de l'extérieur; mais un enrichissement mutuel des cultures en dialogue (interculturalité) (...) Reconnaître la spiritualité autochtone comme source de richesse pour l'expérience chrétienne » (p. 133).

Remarquer :

- Dieu qui devient « Mère » pour promouvoir l'avènement du nouveau culte écologiste de la terre pensée justement comme « mère »,
- le territoire sacralisé, c'est-à-dire la nature divinisée dans une optique panthéiste,
- le christianisme placé à égalité avec la spiritualité indigène qui doit l'enrichir.

Détruire l'Église catholique

C'est une folie destructrice qui anime ce document, où la haine pour l'Église catholique est mal dissimulée. Ainsi, un grand nombre des pires choses se niche dans les dernières pages. Résumons, par souci de brièveté, les choses les plus graves :

- introduire une liturgie inculturée et fortement marquée par les usages indigènes (couleurs, vêtements, danses, chants « en communion avec la nature » (?) (p. 137),
- résoudre le manque de prêtres en changeant les critères de sélection et de préparation (p. 138),
- rendre les sacrements accessibles à tous en dépassant « la rigidité d'une discipline qui exclut et rend étranger » (p. 138),
- repenser le Sacrement de l'Ordre en le séparant du pouvoir de gouvernement (p. 140),
- pour les zones les plus reculées, étudier le dépassement du célibat en ordonnant des « viri probati » qui ont une famille (p. 142),
- « identifier le type de ministère officiel qui peut être conféré aux femmes » (p. 142), car en Amazonie elles ont un rôle social très important,
- il est demandé « que l'Église accueille toujours davantage la manière féminine d'agir et de comprendre les événements » (p. 144).

Il n'échappe à personne que si les révolutionnaires réussissaient à arracher pour l'Amazonie l'acceptation des prêtres mariés et des femmes diacres, sous peu de temps toutes les zones du monde, qui manquent de prêtres, comme par exemple l'Europe, pourront recourir à ce précédent pour les introduire à leur tour. Il s'agit d'utiliser l'Amazonie comme tête de bélier, pour ensuite généraliser la pratique.

Ensuite le texte, de façon au fond assez ingénue, dévoile le grand modèle dont l'Église doit s'inspirer : les sectes protestantes (nous savons du reste que le Pape est très ami avec différents protestants). Voici en effet sur quel ton il exalte leur action dans la forêt amazonienne, où les groupes protestants, comme dans

toute l'Amérique du Sud, enlèvent des millions de fidèles à l'Église catholique, depuis Vatican II :

« *Ce sont [les pasteurs protestants, ndr] des gens comme les autres, que l'on peut rencontrer facilement, qui vivent les mêmes problèmes et qui se veulent "plus proches" et "moins différents" du reste de la communauté. Ils nous montrent une autre façon d'être Église, dans laquelle le peuple se sent davantage protagoniste et dans laquelle les fidèles peuvent s'exprimer librement, sans censure ni dogmatisme ni disciplines rituelles* » (p. 156).

En effet, après avoir exalté la religiosité païenne animiste, on sentait l'absence d'un beau compliment aux protestants : le fait qu'ils soient des hérétiques qui répandent depuis cinq siècles l'hérésie et leur haine pour l'Église catholique parmi des peuples catholiques semble être une chose qui n'inquiète pas les rédacteurs du document ni les évêques sud-américains. Au contraire, les hérétiques protestants nous montrent une autre façon d'être Église (évidemment meilleure), où il n'y a pas de « dogmatisme ni de disciplines rituelles ». Donc nous sommes tous formellement invités, non seulement à nous tourner vers le culte de la Déesse Terre, la Grande Mère, et à revenir au panthéisme, mais aussi à nous faire un peu plus protestants, modèle d'église plus gagnant et plus apprécié par les Amérindiens.

CONCLUSION

Il est possible est peut-être nécessaire, en conclusion, de synthétiser la structure du document que nous avons analysé, en mettant en lumière ses très graves défauts.

En premier lieu, tout le laborieux discours qu'*Instrumentum Laboris* développe est fait sans jamais clarifier la situation de l'Église en Amazonie : on ne reconstitue pas l'histoire, on n'a pas de données sur la diffusion, ni sur le développement ni sur le nombre de baptêmes et de mariages. Le discours est donc totalement abstrait et, en définitive, peu sérieux. Personne ne comprend, en lisant ce texte, de quoi on est en train de parler et quelle est la situation du catholicisme en Amazonie.

Il n'y a aucune évaluation rigoureuse et sérieuse de la situation morale, du respect du lien conjugal par exemple, de la fréquence des sacrements, etc. La situation pourrait être bonne ou très mauvaise, mais on ne le sait pas.

La confusion est augmentée par le fait qu'il n'est jamais précisé si l'on fait allusion à l'évangélisation d'Amérindiens déjà baptisés et convertis, ou si l'on parle aussi d'évangélisation d'Amérindiens éloignés de l'Évangile, et qui n'ont jamais reçu l'annonce. La culture et les croyances amérindiennes « ancestrales » sont exaltées à un tel point qu'il semble qu'il s'agisse encore de païens.

On exalte de façon ridicule la vision du monde des Indiens d'Amazonie comme une vision de la vie d'une profondeur, d'une beauté, d'une harmonie et d'une délicatesse indépassables : une connaissance même superficielle de ces peuples suffit pour montrer qu'il s'agit d'un monde bien loin d'être idyllique. Tout le

texte est traversé et rendu absurde par cette équivoque.

On n'aborde jamais, en aucun point du texte, le sujet du salut des âmes, de la vie éternelle, de l'immortalité de l'âme. Nous sommes face à un christianisme entre le sentimental et l'idéologique, à corriger pour mieux favoriser l'harmonie avec la nature. Le texte présente une foi complètement vidée de son noyau de force eschatologique et sotériologique.

On ne parle jamais de péché et, parallèlement, il n'y a pas la moindre allusion à la croix du Christ et à l'économie du salut fondée sur la croix. Comme le péché est complètement absent, de même est absent, non par hasard, le thème du salut : de quel salut est-il besoin, s'il n'y a pas de péché ? Le nom même de Jésus-Christ n'est cité que très peu de fois, et là non plus ce n'est pas un hasard.

Il manque logiquement toute allusion à la vie de la grâce et à la nécessité de la nourrir par les sacrements et la prière : toute vie de piété est dissoute dans une nébuleuse d'exaltations continuelles de la spiritualité originelle des Indiens d'Amazonie, nouveaux « bons sauvages ».

Il s'agit peut-être du texte le moins marial de tout le post-Concile : il n'y a pratiquement aucune référence à la Sainte Vierge. Et ceci est très suspect et soulève beaucoup de doutes sur la foi de ceux qui ont écrit ce document.

Le document présente une idée d'inculturation complètement fautive et déformée, qui finit par demander à

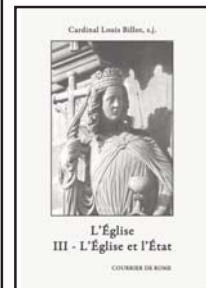
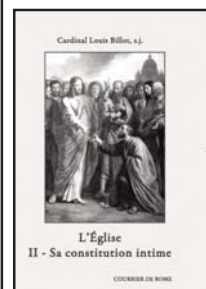
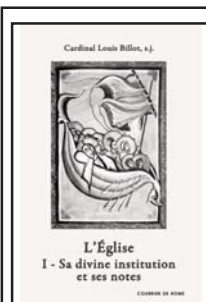
l'Église de se convertir à la spiritualité amérindienne.

On vise à altérer le sacerdoce et la liturgie et à dédouaner les femmes ordonnées d'une façon ou d'une autre (même si on n'ose pas encore dire ouvertement dans quel but exactement).

Les références doctrinales et scripturales sont minimales et on se trouve seulement face à un flot de références aux textes de François, dont on utilise sans pudeur le jargon, en répétant comme des perroquets ses expressions typiques (et surtout « église en sortie »).

Tout le texte est franchement moderniste sous chacun de ses aspects, et surtout dans sa façon de plaider la cause du « mobilisme dogmatique » le plus effréné : où doctrine et morale ne doivent pas être rigides ni oppressives, mais souples et capables de s'adapter à la réalité concrète et aux besoins des Indiens d'Amazonie.

L'*Instrumentum Laboris* que nous avons commenté n'est pas un texte catholique, mais une pépinière d'hérésies. C'est un texte scandaleux et il est du devoir de tout catholique, mais surtout de tout évêque, de le condamner publiquement et d'exiger qu'il soit retiré, en dénonçant sa fausseté et ses pièges publiquement. Son application et son utilisation pendant le Synode sur l'Amazonie ne peuvent que provoquer la ruine de l'Église en Amazonie tout d'abord, et dans le monde entier quand son application sera élargie.



Le jésuite Louis Billot (1846-1931) fut appelé à Rome par le pape Léon XIII, qui voulait donner une orientation nettement thomiste à l'enseignement. Saint Pie X l'élèvera au cardinalat en 1911, après l'avoir nommé, l'année précédente, consultant du Saint-Office. Principal artisan du renouveau thomiste, défenseur réputé de l'orthodoxie dans le contexte de la crise moderniste, le cardinal Billot est demeuré surtout célèbre à cause de son cours d'ecclésiologie. Le *Traité de l'Église du Christ*, paru en 1900 est en effet la dernière grande synthèse théologique, grâce à laquelle, pendant plus de cinquante ans, des générations d'étudiants, prêtres et séminaristes, pourront trouver l'expression achevée de la pensée de l'Église, sur l'un des points où les remises en cause de la nouvelle théologie devaient se faire le plus durement sentir. Depuis le concile Vatican II (1962-1965) la constitution *Lumen gentium* sur l'Église et le décret *Unitatis redintegratio* sur l'œcuménisme n'ont fait qu'entretenir la confusion. Cette première traduction française du maître ouvrage du cardinal Billot n'a d'autre ambition que d'éclairer les esprits, en leur donnant accès à ce qui reste l'une des meilleures sources de la théologie de l'Église.

La traduction annotée du texte latin de 1921, a été faite par l'abbé Jean-Michel Gleize, professeur au séminaire d'Écône.

Le traité se compose de trois parties.

La première partie a pour objet l'aspect proprement apologétique de l'Église, avec la question de son institution divine et de ses notes, (L'institution de l'Église visible, les notes d'unité, de sainteté, de catholicité, d'apostolicité) - 329 pages, 21 € + 3 € de port.

La seconde partie a pour objet l'aspect proprement théologique de l'Église, avec la question de sa constitution intime (Les membres de l'Église, les pouvoirs de l'Église, la forme du gouvernement de l'Église, le primat de saint Pierre, l'évêque de Rome successeur de saint Pierre, les évêques, les conciles). 575 pages, 30 € + 4 € de port.

La troisième partie a pour objet la souveraineté de l'Église dans les matières temporelles, et les conséquences qui en découlent pour la société civile. Cette question cruciale des rapports entre l'Église et l'État est introduite par une analyse serrée du libéralisme moderne, qui fait encore autorité. 16 € + 3 € de port